



# magnificences du théâtre

**Coda, dernier opus du Théâtre du Radeau, est accueilli au Théâtre de l'Odéon dans le cadre du Festival d'Automne. Miracles.**

PAR DIANE SCOTT

Il y a toujours de ces hiatus entre la reconnaissance au sein d'un milieu et celle de tous. Mais c'est peut-être le propre d'une société des médias que de faire croire que la seconde détermine la première. L'appauvrissement des lieux où la valeur se dit ne doit pas nous faire croire à un écrasement des lieux de référence dans la réalité. On va parler ici d'un travail connu. Celui du Théâtre du Radeau et de son metteur en scène, François Tanguy.

A l'heure où l'article s'écrit, *a fortiori* à celle où peut-être il se lit, les dates du spectacle au Festival d'Automne sont certainement déjà comblés. D'où la nécessité paradoxale et supplémentaire d'en parler, non pour compléter quelque travail de « com » – là n'est pas l'objet de la critique –, mais pour qu'il existe, autant que faire se peut, pour ceux qui ne le verront pas. C'est le rêve du théâtre d'agir hors de lui, postulons déjà qu'il existe, de toute façon, toujours, aussi, au-delà de ses murs.

J'ai vu *Coda* au Mans, en octobre 2004, là où le spectacle fut créé et élaboré, là où François Tanguy et sa compagnie sont installés depuis une vingtaine d'années. Ils sont partis, depuis lors, en tournée au Brésil. Quelques anciens élèves du Théâtre national de Bretagne participent au spectacle, autour des acteurs phares du Radeau, dont Laurence Chable et Frode Bjornstad, Dominique Collignon Maurin.

Des choses soulagent et surprennent tout à la fois, comme si l'on avait affaire, une fois n'est pas coutume, à un théâtre qui se saisissait enfin de son amplitude et de ses possibles cohérences. « Enfin », par rapport à ce qui manque en général dans les spectacles, sans trop que cela se formule, et sans non plus qu'on puisse le faire, par lassitude, par gêne aussi, après tout, puisqu'il semble que tous s'en accommodent.

« *Ai-je raison dans mon âpre lutte ?* », interroge Ivan le Terrible. La (première) grandeur de *Coda* est de redonner sens au désir de théâtre, fondement et direction. Premier paradoxe donc de ce *Coda*, nous mettre en face d'un inattendu apaisant, de quelque chose d'inouï et d'espéré à la fois, un havre, d'abord, dans le langage théâtral et le rapport à la scène. Comme si l'intuition de la vérité du théâtre nous avait toujours aiguillés vers quelque chose comme ça, et que soudain, c'était là, sans autre forme de procès qu'un chapiteau aux abords du Mans, près d'un terrain vague boueux, près de la forêt. Sans d'ailleurs qu'il y ait la moindre concurrence entre les deux. Rien de péremptoire dans ce théâtre-là au contraire, une aménité qui lisse la rencontre avec le monde. Sont-ce les vertus du cadre, la douceur de la soirée, l'accueil dans la baraque avant, ou la beauté même de l'objet ? On a affaire, toujours est-il, à un art ambitieux pour lui, ma